



Sucre et tropiques: une équation «naturelle» justifiant un modèle social pérenne

Christine RUFINO DABAT

Professeur
Département d'histoire, Université fédérale du Pernambouc, Recife, Brésil

Résumé

Dans la zone de la canne à sucre du Pernambouc, au Brésil, où les peuples originaires avaient pratiqué une polyculture combinée à de savants usages de la forêt, la monoculture s'imposa dès les débuts de la colonisation portugaise, provoquant une dénutrition chronique chez les populations rurales. Elle fut justifiée par une ligne d'argumentation «naturelle» affectant non seulement l'usage du sol mais également de la main d'oeuvre et présentant, dans ce dernier cas, une récurrente eugénique, héritage de l'esclavage, justifiant une structure sociale extrêmement polarisée.

«Don du Sucre»¹, le Brésil semble avoir été conçu par ses envahisseurs européens en fonction de ses caractéristiques naturelles. Son nom même² le rappelle à sa condition de fournisseur de produits tout au long de ses cinq cents ans d'histoire néo-européenne. Les relations prédatrices entretenues par la classe dominante avec la nature furent d'application extrêmement ample. En effet, on compta longtemps les classes dominées au nombre des ressources naturelles, parce que eugéniquement subalternes. Je vais essayer d'ébaucher quelques traits de ce parcours historique³.

Le paradis

Les premières descriptions européennes de la terre Brésil furent enthousiastes. On vantait la «beauté» de «terrains boisés à perte de vue». (AGUIAR 1999: 23). La nature y était «délectable, de bons airs et abondante en fruits très doux» (PEREIRA 1984: 230), et un éternel printemps régnait sur un paysage «dépassant en beauté toutes les autres parties du monde». On y rencontrait d'«immenses forêts, [...] gloire et couronne de tous les bois de l'univers, les pieds en terre, la frondaison au ciel, formant des bosquets délectables [...] les plus agréables du monde», écrivait en 1663 Simão de Vasconcellos, chroniqueur de la Bahia (DEAN 2002: 100-101). On pensait même reconnaître plus qu'une similitude avec le Paradis perdu: température agréable, forêt aux arbres gigantesques, peuplée de fleurs, d'oiseaux au plumage coloré et d'indigènes avenants.

Cette admiration se reproduirait au fil des siècles au fur et à mesure de l'occupation des régions à la belle couverture sylvestre, à peine contrebalancée par la réputation inférieure divulguée par certains naturalistes comme BUFFON (1749: 103):

Il y a donc dans la combinaison des éléments et des autres causes physiques, quelque chose de contraire à l'agrandissement de la Nature vivante dans ce nouveau monde; [les germes] se resserrent, se rapetissent sous ce ciel avare et dans cette terre vide, où l'homme en petit nombre étoit épars, errant; où loin d'être en maître de ce territoire comme de son domaine, il n'avoit nul empire; où ne s'étant jamais soumis ni les animaux ni les éléments, n'ayant ni dompté les mers, ni dirigé les fleuves, ni travaillé la terre, il n'étoit en lui-même qu'un animal du premier rang, et n'existoit pour la Nature.

L'argument «naturel» apparaît sous ses deux aspects principaux: une nature à exploiter parce que finalement imparfaite, tout comme ses habitants dont la faute principale était précisément de ne pas avoir domestiqué – aux yeux des Européens – cet environnement. Ce faisant, ils s'en trouvaient eux-mêmes ravalés au rang de «naturel» donc exploitable. L'Amazonie en constitue le dernier bastion.

Notre propos se limite ici à la zone de la forêt – Zona da Mata – frange atlantique de la côte Nord-Est du Brésil, et particulièrement à celle du Pernambouc où la sacchariculture s'installa sur le continent sud-américain, transformant radicalement son paysage. Quoique le toponyme rappelle la couverture forestière originelle, toute la région est aujourd'hui occupée par la culture quasiment exclusive de la canne à sucre.

¹ Expression due à Caio PRADO JUNIOR (1976: 144).

² Le nom commun «brésil», désigne un arbre – *pau brasil*, c'est-à-dire, littéralement bois-de-brésil – de la famille des césalpiniées, qui devint fameux en raison du colorant rouge «comme braise» (ROBERT 1973: 194) qu'il contient. Son exploitation à des fins industrielles fut si radicale que pour peu l'espèce ne fut anéantie. Depuis quelques années, des campagnes répétées ont permis de la sauver.

³ L'ampleur chronologique de ce texte, sans doute très ambitieuse, me fut suggérée par le Prof. Claude Auroi que je remercie.



Modes d'exploitation des autochtones

Les conditions climatiques et le régime des pluies portées par les alizés avaient conjugué leurs effets pour permettre l'implantation d'une forêt luxuriante qui «croît et s'étend sur un substrat organique qu'elle produit elle-même» (DEAN 2002: 27). Cette forêt édénique était déjà le résultat de l'action des populations autochtones. Par «reconstitution spéculative», de type analogique, en examinant les données disponibles sur l'Amazonie et les lambeaux encore existants de la forêt atlantique, on en a recensé la richesse en termes de biodiversité: plus de 800 essences d'arbres et une faune très diversifiée. Ainsi «le feuillage d'une seul arbre peut abriter mille espèces d'insectes et la forêt atlantique, dans son ensemble, peut en avoir abrité un million.» (DEAN 2002: 33).

La présence humaine dans le Nord-Est est attestée par l'archéologie: «la région a été habitée d'une manière continue pendant au moins 50.000 ans». (PESSIS 2003: 208). De caractère plus ancien que certains ne le prétendent, cette occupation n'a cependant pas amoindri la richesse et l'extension pré-européenne des forêts sud-américaines, car l'abondance de sources d'alimentation comme les crustacés (*sambaquis*) et les poissons faisait en sorte que «ces peuples avaient peu besoin d'exploiter la forêt» (DEAN 2002: 43). Ils sélectionnaient parmi les plantes des aliments, mais aussi des «hallucinogènes, stimulants, aphrodisiaques, objets de culte, teintures pour la peau, abortifs et ainsi de suite» (DEAN 2002: 43). Ces habitants disséminèrent et protégèrent les essences qui leur étaient les plus chères.

L'archéologie révèle aussi que l'agriculture n'y fut entreprise que bien après sa diffusion dans les Andes et en Amérique Centrale. Planter sur des sols défrichés par des brûlis effectués par les hommes et déjà arrosés par les pluies saisonnières assurait plusieurs années de cueillette. Le manioc, le maïs, la courge, cultivés par les femmes, complétaient la chasse et la pêche, procurant ainsi un régime alimentaire équilibré à des populations dont les colonisateurs constatèrent la vigueur et l'endurance physiques... à leurs dépens.

Dans cette région de la frange forestière atlantique, la couverture sylvestre avait été «réduite à une formation entièrement secondaire» en raison de la pression démographique qui aurait amené à «une exploitation plus intensive de l'environnement.» (DEAN 2002: 48), du moins aux endroits les plus propices, proches des cours d'eau et estuaires. Darrell A. POSEY (1987: 174) souligne «la complexité et le raffinement des concepts d'écologie et de la connaissance des ressources naturelles chez les indiens.» L'éventail très vaste des usages combinés d'espaces cultivés en clairière ou le long des cours d'eau, de zones intermédiaires (notre *saltus*, leur *capoeira*) et de divers types de forêt primaire et secondaire permettait de multiples échanges de plantes. Le temps de récupération de la forêt secondaire après brûlis était de 20 à 50 ans, selon les endroits. Les établissements humains, passibles d'être déménagés avec fréquence, réutilisaient des espaces déjà façonnés par leurs soins.

Bien que guerriers et constamment occupés à des querelles entre groupes⁴, les Tupis «ne soumettaient pas leurs voisins à l'esclavage et au paiement de tributs, ce qui aurait pu stimuler l'utilisation plus intensive de l'agriculture» (DEAN 2002: 49). Diverses méthodes⁵ de conservation des aliments (farine de manioc) leur permettaient de constituer des réserves si importantes qu'ils «pourvoient sans peine les grandes flottes espagnoles et portugaises en transit» (DEAN 2002: 49). La farine de manioc associée à la banane – fruit africain – constitua la «ration esclavagiste» des deux côtés de l'Atlantique (ALENCASTRO 2000: 95). Du coton était aussi embarqué comme matière première ainsi que, sur recommandation royale, «des personnes qui puissent transmettre leurs connaissances sur la confection de tissus de coton» (BARBOSA 2004: 221). Toutes les réserves étaient d'usage domestique ou militaire – et non commercial – pouvant aussi être consommées/consumées au cours de festivités.

Exploitation du bois de Brésil

L'*l'ibirapitanga* (arbre rouge), noté dès les premières expéditions, était bien distribué en forêts primaires et secondaires. Son exploitation dépendait exclusivement de la bonne volonté des populations locales qui connaissaient l'emplacement des arbres, en assuraient l'abattage et le transport, une fois écorcés et coupés en tronçons de 20 à 30 kgs, portés à dos d'homme jusqu'aux cours d'eau où ils étaient embarqués. Environ deux millions d'arbres furent abattus au cours du premier siècle de colonisation, tâche qui employa des milliers d'amérindiens dans un périmètre d'environ six mille km² de forêt. L'idée d'un éventuel épuisement du bois de Brésil fut émise dès 1605.

La collaboration des Tupis à l'entreprise était rétribuée par des haches et autres instruments de fer, dont les «hameçons [qui] inauguraient une nouvelle façon d'exploiter les ressources alimentaires des estuaires.» (DEAN 2002: 65). Ces échanges étaient cependant assortis de l'interdiction absolue de leur enseigner la ferronnerie. Chacune des parties avait de ce troc une lecture différente: pour les habitants des lieux, l'échange de présents permettait de nouer des relations d'alliance. Pour les Européens, la logique en vigueur ne visait que l'accumulation, ce dont les Tupis ne se privaient pas de rire, selon Jean DE LÉRY (1578: 198):

Voilà sommairement et au vray le discours que j'ay ouï de la propre bouche d'un pauvre sauvage Ameriquain. Partant outre que ceste nation, que nous estimons

⁴ Certaines pratiques d'anthropophagie ritualisée (SCHWARTZ 1988: 41) valurent aux Tupinambas une sinistre réputation, alimentée par le récit illustré de Hans Staden (1525-1576), *Warhaftige Historia und beschreibung eyner Landtschafft der Wilden Nacketen, Grimmigen Menschfresser-Leuthen in der Newenwelt America gelegen* (1557), et les gravures de Théodore de Bry (1528-1598). (STADEN 2007)

⁵ Tout un ensemble d'objets et ustensiles pour ce faire, particulièrement passoirs et récipients, est encore en usage aujourd'hui. Voir VAN VELTHEM 1987: 95-108.



tant barbare, se moque de bonne grace de ceux qui au danger de leur vie passent la mer pour aller querir du bois de Bresil à fin de s'enrichir.⁶

Les européens profitaient de façon croissante des sempiternelles guerres entre Tupis pour embarquer des esclaves amérindiens à destination de l'Europe. Avec l'expansion des établissements sucriers, cet esclavage deviendrait plus immédiatement fonctionnel, malgré les critiques de certains religieux aux maîtres de moulin qui traitaient leur main-d'œuvre «comme s'il s'agissait d'animaux sauvages» (SCHWARTZ 1988: 48).

Catéchèse, sucre et esclavage

Le déclin du cycle du bois du Brésil (à partir de la fin du XVI^e siècle) fit de la sacchariculture l'activité principale de la colonie portugaise. Les terres les plus productives et faciles d'accès avaient été occupées militairement pour y installer ces entreprises agromanufacturières de pointe: les moulins à sucre, soit des «fabriques à la campagne» (MINTZ 2003: 148). «La plantation était de type agro-industriel dans la mesure où elle combinait, sous une même autorité, agriculture et procès de transformation. [...] Le facteur temps était primordial. Cette préoccupation, dictée par la nature même de la canne et des procédés de traitement, était constante et allait dans le sens de ce qui serait plus tard une exigence de l'industrie capitaliste.» (MINTZ 1990: 72)

La production sucrière au Brésil fut aussi précoce que rapide dans son expansion, approvisionnant l'Europe avide de ces «produits alimentaires d'un genre particulier. La plupart étaient des stimulants [café, thé], quelques uns des excitants; le tabac tend à apaiser la faim, alors que le sucre fournit des calories sous une forme exceptionnellement assimilable». (MINTZ 1991: 19). Très moderne, son implantation et sa permanence furent toujours accompagnées de violence. Caio Prado Júnior y voit le moule dans lequel la future nation brésilienne fut façonnée. Les grands épisodes de son histoire politique – l'invasion hollandaise (1624-1654)⁷ ou l'indépendance (1822) – ne changèrent rien à l'essentiel d'un phénomène, à la longévité remarquable, dont l'aire d'application allait croissant⁸.

L'argument de la conversion au christianisme, et par conséquent de la guerre juste en cas de refus ou résistance, allait de pair avec celui du processus civilisateur, invoqué pour justifier la brutalité de la mainmise sur les terres et les populations.

Comme je les trouvais, plus animaux qu'hommes de par leur manière de vivre, je m'employais initialement à les former peu à peu à la vie rationnelle et civile, leur parlant chaque jour de ce qui se faisait entre personnes policées, leur révélant en détails, à la mesure de ce leur esprit et condition leur permettait de saisir, l'utilité de la vie civile. (Martin de Nantes in: ORLANDI 1990: 139).

L'intense besoin d'une main-d'œuvre abondante pour la culture de la canne à sucre et pour le fonctionnement des moulins entraîna l'exploitation des

amérindiens, prépondérante au cours du premier siècle de colonisation.

Même aux yeux de ses contemporains, il paraissait étrange que le roi espagnol permette aux colons brésiliens d'exterminer d'énormes contingents d'indigènes [...] en échange d'un résultat si passager et insignifiant que quelques tonnes de sucre. (DEAN 2002: 98)

L'équation cruelle – une vie d'esclave pour chaque tonne de sucre – perdura avec l'importation de travailleurs africains à travers l'Atlantique. L'exploitation féroce de la main d'œuvre réduisait l'espérance de vie des esclaves travaillant dans les cannaies au Brésil à sept ans. Ces travailleurs permirent que la production brésilienne de sucre disputât longtemps la domination des marchés mondiaux⁹. Cela se fit au prix de la dévastation de pans entiers de la forêt, guerres d'extermination contre les populations indigènes et de l'holocauste que constitua le trafic négrier: «quatre millions d'esclaves arrivés vivants.» (ALENCASTRO 2000: 85), soit près de la moitié de tous les déportés d'Afrique. Le Brésil sera le dernier pays du continent à abolir cette «institution particulière».

Josué de CASTRO (1970) dans *Une zone explosive: le Nordeste du Brésil*¹⁰ dénonça:

[l']asservissement total de l'homme et de la terre, assujettis sans conditions à l'ambition des grandes seigneurs féodaux désireux de s'enrichir au plus vite, en plantant toujours plus de canne et en produisant toujours davantage de sucre.

[Il souligna leur] insatiable appétit de richesses [...] ne tenant compte que de l'appétit de la canne à sucre, objet de leur culte. Seul importait l'appétit féroce de cette plante qui a toujours besoin de nouvelles terres à faire dévorer par les cannaies, qui veut toujours plus et bras humains pour les briser ou les épuiser. (CASTRO 1970: 36)

La forêt originale, de ce fait, se trouvait peu à peu détruite par un «déboisement effectué sans pitié» (ANDRADE 1980: 18).

⁶ Chapitre XIII «Des arbres, herbes, racines, et fruits exquis que produit la terre du Bresil». (LÉRY 1580).

⁷ Les Provinces Unies occupèrent les régions sucrières du Nord-Est, alors baptisées Nouvelle Hollande. La Compagnie des Indes Occidentales participa de cette entreprise dans l'espoir que les bénéfices provenant de la vente du sucre brésilien compenseraient les dépenses militaires.

⁸ L'occupation hollandaise du Nord-Est, de 1620 à 1640, provoqua le développement de la sacchariculture dans le Sud de la colonie portugaise pour garantir l'approvisionnement lusitanien des marchés européens. Jusqu'au XVII^e siècle, le Nord-Est dominait la production avec 46,5% contre 25% pour le Sud (São Vicente et Rio de Janeiro) et 27% pour Bahia. (MEYER 1989: 92)

⁹ Les Caraïbes ne supplantèrent le Brésil que dans les années 1680.

¹⁰ Le titre en portugais est beaucoup plus fort: *Sete palmas de terra e um caixão c'est-à-dire Sept pieds de terre et un cercueil*, titre du deuxième chapitre du livre. Il fait allusion à l'une des premières fonctions des Ligues Paysannes: garantir un enterrement décent à leurs membres, avec un cercueil et une tombe individuels.



L'efficacité productive moderne présida à la sélection des nouveaux seigneurs. En effet, l'Etat portugais imposa la sacchariculture comme condition à l'installation des colons: seuls ceux disposant de capitaux et de compétence technique nécessaires au fonctionnement des moulins à sucre seraient donataires, jouissant de droits sur la terre qui déboucheraient sur la propriété complète au XIX^e siècle. Cette politique strictement appliquée, refusant l'établissement d'une paysannerie de type européen et reposant les modalités agricoles indigènes, marqua de son sceau le paysage de la Zona da Mata.

Société brésilienne et structure foncière

La composition de la société coloniale et post-coloniale en est l'héritière: une classe de seigneurs d'un côté, une masse servile de l'autre, soit un corps social bipolaire, appuyé sur une structure foncière si concentrée qu'aucune classe intermédiaire ne pouvait se former. De grandes unités de production en régime de monoculture déterminèrent l'usage du sol et le rythme de déboisement. Il s'agissait, en effet, d'un «régime d'autophagie, la canne dévorant tout autour d'elle, engloutissant toujours plus de terres, consommant l'humus du sol, anéantissant les petites cultures sans défense et jusqu'au capital humain qui a servi de base à son existence.» (CASTRO 1970: 57)

L'Etat (colonial puis national) soutint cette entreprise, en liaison étroite, souvent familiale, avec la classe dominante. Cette situation accentuée dans le Nord-Est sucrier garantit l'échec de l'établissement d'immigrants européens, même après l'abolition de l'esclavage, du fait de «la perception de l'inaccessibilité à la propriété foncière» (SMITH 1990: 309). Rien ne vint donc troubler la tendance à l'expansion des surfaces occupées par la canne, accélérée par la modernisation des transports (voies ferrées) dans l'industrie sucrière dorénavant dominée par les raffineries. Il s'agissait de successives «modernisations sans changement», selon l'heureuse expression que EISENBERG (1977) choisit comme titre de l'un de ses livres.

La concentration de la propriété foncière assure toujours la soumission des travailleurs aux termes imposés par les planteurs, seuls employeurs de la région. Sa concentration y est extrême. Parmi les 20 communes où les grandes propriétés occupent plus de 80%¹¹ de la superficie rurale, on compte les plus vastes et celles qui produisent la plus grande quantité de canne. Cette occupation des terres par les grands domaines laisse, littéralement, très peu d'espace aux moyens et petits propriétaires.

Monoculture, *quilombos* et brèche paysanne

«[M]onoculture sucrière, monotonie alimentaire», remarquait Robert Linhart (1980: 56): «Une faim lente, patiente, une faim de grignotage, progressant au rythme de l'économie marchande. La production systématique d'une humanité subalterne, réduite à une existence presque végétative.» Outre l'alimentation, les effets délétères de la monoculture de la canne à sucre touchent aussi les ressources forestières:

terrains défrichés pour la plantation proprement dite et combustible pour la manufacture du sucre. La sacchariculture déboisa les îles méditerranéennes et atlantiques. Elle procéda de la même manière en Pernambouc jusque dans les années 1950. Dans les Antilles, l'exiguïté du territoire obligea rapidement à l'utilisation de la bagasse¹² comme substitut, contrairement au Brésil où l'immensité des forêts fit en sorte que «les divers usages de la terre ne soient pas concurrentiels.» (GALLOWAY 1989: 93). Sous les effets de la croissance constante de la demande en sucre/alcool et des subsides octroyés par l'Etat, la superficie cultivée en canne passa, selon les données officielles, de 114 mille hectares en 1940 à 306 mille en 1975. Elle atteint son extension la plus grande, au début des années 1980, avec le programme fédéral du Proalcool¹³.

Les seuls espaces résistant à la monoculture furent, pour un temps, les *quilombos*¹⁴, lieux de résistance au modèle européen et utilisant la somme des connaissances amérindiennes et africaines pour la polyculture. Autosuffisantes, ces populations produisaient pour leur propre consommation et pour approvisionner les régions avoisinantes. Les lopins cultivés sur ces terres étaient considérés comme «les plus fertiles de la colonie» (MOURA 1981: 186). Josué de CASTRO (1970: 62) fit l'éloge de ces «tâches bénies qui sauvèrent la région de la monotonie alimentaire».

L'incapacité de la Zona da Mata à nourrir sa population est séculaire, les entreprises sucrières ne permettant pas qu'une économie paysanne se développe à leurs côtés. «Dans la zone la plus riche du Nord-Est, appelée «Zone de la forêt», 95% de la population souffre de malnutrition, privée d'une alimentation suffisante pour effectuer une journée normale de travail», déclarait Celso Furtado, en 1961, au *Diário de Pernambuco*. (FURTADO 1961)

Sans pour autant échapper à ce que Galloway appelle «le syndrome colonial classique de produire des cultures commerciales et importer des aliments»

¹¹ Les propriétés de 100 ha et plus occupent en moyenne 70% du territoire considéré, selon les données du INCRA en 1986. (DABAT 1990). Dans certaines communes, surtout dans la région Sud, cette domination est presque absolue, car les taux d'occupation de la zone rurale varient dans les 90%: 98,54 en 2001 à Gameleira; 92,96% à Ipojuca; 93,09% à Barreiros; 92,40% à Goiana; 94,27% à Aliança.

¹² Résidu fibreux de la canne à sucre, après pression, qui peut être utilisé comme combustible.

¹³ PróAlcool – Programa Brasileiro de Álcool. Programme fédéral destiné à la substitution à grande échelle des dérivés du pétrole par de l'alcool. Lancé le 14 novembre 1975 (Décret n° 76.593) pour faire face à l'augmentation du prix du pétrole, le gouvernement est en train de le redéfinir, après une phase de stagnation, dans le sens de la conquête de marchés internationaux. Cela ne manque pas de rappeler, à une plus vaste échelle, le processus initial de conquête de «terres de sucre», comme disait Gilberto Freyre.

¹⁴ Territoires de marronnage, tenus par des esclaves fugitifs surtout et d'autres membres marginalisés de la société coloniale. Dans le Nord-Est du Brésil, le plus fameux d'entre eux, la République de Palmares, dura presque tout le XVII^e siècle, avant d'être finalement vaincu après plusieurs longues campagnes militaires.



(GALLOWAY 1989: 104), la nécessité absolue de nourrir, même sommairement, des légions de travailleurs réduits en esclavage obligea très tôt les planteurs à tolérer ce que les spécialistes appellent la «brèche paysanne» (CARDOSO 1987). Il s'agit de lots de terre cédés sans garantie de durée ni de liberté d'usage, pour que les coupeurs de canne et leur famille y emploient leur temps libre à produire une partie de leur consommation, et éventuellement en commercialiser une autre, ce qui «ajoutait un élément quelque peu contradictoire avec la réalité de l'esclavage» (MINTZ 2003: 138).

Ce «système du Brésil» (ANDRADE 1980: 77) survécut à l'abolition de l'esclavage. Le régime de la *morada*¹⁵, son héritière directe, combinait le travail salarié dans la monoculture avec l'agriculture familiale sur de petites parcelles de terre marginales cédées par les propriétaires. Celles-ci fournissaient quelques produits vivriers comme haricots, manioc, patate douce. Il était parfois permis d'y planter des arbres fruitiers, surtout des bananiers, et pratiquer un petit élevage.

La tolérance patronale, limitée et précaire, rendait possible, d'une part, une réduction de la masse salariale payée en espèces, puisque la cession d'une mesure et d'un jardin constituait un paiement *in natura*. D'autre part, la main d'œuvre – dorénavant libre – se trouvait ainsi fixée et disciplinée sur les plantations, disponible en permanence. Le monopole obstiné de la terre, et par conséquent de son utilisation pour la monoculture de la canne, permit ainsi d'ôter toute alternative agricole à la main d'œuvre, obligée de s'employer à n'importe quel prix sur les plantations. La liberté qui leur avait été octroyée se bornait à pouvoir changer d'employeur.

Contrairement à ce que certains auteurs prétendent, la distribution de lopins de terre aux coupeurs de canne n'affectait pas fondamentalement leur condition de prolétaires. En effet, tout comme pour les jardins potagers dont leurs collègues citadins, mineurs ou ouvriers, disposaient parfois, cette production d'aliments correspondait au plus à une mesure de discipline induite. En effet, la production agricole n'avait vraiment d'impact sur l'alimentation de la famille que si celle-ci était suffisamment nombreuse et bien organisée pour utiliser au mieux ces parcelles. La misère n'en était, tout compte fait, que marginalement atténuée.

Vers la fin de la période où la *morada* fut dominante, l'interdiction croissante de certains types de plantes de cycle long, se doubla d'une avancée des cannaies sur les terrains accidentés, refuge des lopins et des dernières zones forestières. L'absolutisation de la monoculture fut stimulée par de généreux financements de l'Etat fédéral pour les exploitants qui profitèrent des grands programmes de développement de la fin du XX^e siècle: les subventions sont calculées en fonction de la surface cultivée en canne. Le développement des transports pendulaires élimina d'ailleurs la nécessité pour les planteurs de garder de grands contingents de travailleurs sur les plantations.

L'arrachage de ces jardins potagers¹⁶ sembla sonner le glas de la production familiale. En une ou deux générations, les coupeurs de canne furent privés de cet apprentissage si élémentaire dans le milieu rural: planter des cultures vivrières. Actuellement on

voit surgir sur des terres occupées plus ou moins légalement des expériences prometteuses de polyculture et même d'agriculture écologique associant le reboisement à petite échelle, à une diversification croissante des plantes cultivées.

La nature comme argument

Un aspect particulièrement pérenne et péremptoire de l'argumentation patronale pour justifier sa domination dans la zone de la canne à sucre et dégager sa responsabilité face à l'état misérable des populations rurales même après l'abolition de l'esclavage, provient précisément de l'adoption d'une espèce de déterminisme géographique. Le climat tropical serait tout puissant pour attirer la sacchariculture requise par les marchés mondiaux; celle-ci ne serait possible qu'à l'échelle de grandes propriétés en régime de monoculture; les seules personnes capables de travailler dans les conditions climatiques et socio-économiques susmentionnées ne pouvaient donc être que des africains et leurs descendants.

Gilberto Freyre se fit le chantre du «métissage sanctifié» (MARTINEZ-ECHAZABAL 1998: 117). Rompant avec les idées dominantes, il «popularisa et légitima la notion selon laquelle les Africains avaient fait une contribution positive au Brésil.» (NEEDEL 1995: 52). Quoique fondamentalement optimiste, affirmant les qualités désirables des personnes «noires et métisses» étant donné la nature tropicale de la région et les exigences de la sacchariculture, elle-même déterminée par le climat, Freyre n'échappe pourtant pas aux préjugés de sa classe. Il réaffirme que «le potentiel de la culture brésilienne qui réside tout entier [...] dans la richesse d'antagonismes équilibrés» (FREYRE 1970: 360), particulièrement entre planteurs et travailleurs ruraux.

L'idée d'une combinaison obligatoire de la grande propriété pratiquant la monoculture et de l'esclavage participant de l'existence même de la nation et civilisation brésiliennes. «Les civilisations sont comme des huîtres: c'est quand elles sont malades qu'elles donnent des perles» (FREYRE 1961: 220). Histoire et nature se confondent dans l'argumentation. La constatation sonne comme une fatalité. Fatalité aussitôt corrigée par le chapelet des conséquences positives de la civilisation du sucre. Tout en reconnaissant – en passant – les souffrances causées par le système

¹⁵ Il s'agit d'un système de travailleurs résidents, permettant que les salariés agricoles restent à demeure sur les plantations, à disposition des nécessités en main-d'œuvre du cycle agricole, très variables selon les saisons. Le terme dérive du verbe *morar*, habiter. Etymologiquement, on peut le rapprocher du terme *manant*, en français, du latin *manere*, rester.

¹⁶ Ils sont appelés *sítios* et *roçados*. Les premiers comportent des arbres fruitiers, produisant cajous, mangues, avocats et surtout bananes. Les seconds sont occupés par des cultures de cycle court, comme le manioc (permettant de fabriquer de la farine, aliment de base qui peut être combiné avec les haricots ou d'autres plantes et éventuellement une source de protéines animales sous la forme de viande ou poisson séchés); le manioc doux (*macaxeira*), igname, maïs, patate douce, haricots, citrouille et divers légumes.



esclavagiste, Gilberto Freyre cite aussi les seigneurs comme «esclaves du sucre». Ce qui laisse entendre que la situation sociale en question résulte de forces supérieures, naturelles, de l'environnement.

Indispensable à la production de sucre, le climat tropical est ainsi conçu comme autonome dans ses exigences. «Noir» ou «métis», le travailleur subjugué, afro-descendant arbore «une éternelle salopette» (FREYRE 1961: 186) qui définit le champ de son potentiel social. De ce fait, l'esclavage résultait d'une nécessité intrinsèque, d'ordre pour ainsi dire tellurique, ce qui l'absolvait de toute souillure morale. C'est pourtant bien cette activité économique qui allait donner, selon l'expression de PRADO JR (1976: 31), «son vrai sens (à) la colonisation tropicale dont celle du Brésil est l'une des résultantes».

L'argument «naturel» qui empreint tout le débat comporte une récurrente eugénique, justifiant une structure sociale extrêmement polarisée. Le *blanchiment* des populations constitua, pendant des décennies, un objectif majeur des pouvoirs publics soucieux de mettre la nation sur le chemin du progrès. Abandonnée officiellement par le gouvernement varguiste¹⁷, cette politique n'en marqua pas moins les esprits. D'autant plus qu'elle fut associée à des pratiques limitatives de divers ordres contre la masse des coupeurs de canne, afro-descendants dans leur grande majorité.

L'accès à la propriété de la terre, par exemple, reste un horizon lointain et imprécis, malgré de nombreuses promesses et mesures légales. Si la Loi des Terres, de 1850, avait pour objectif de garantir une distribution plus équitable du principal moyen de production de façon à faciliter la transition de l'esclavage au travail salarié, de fait elle eut pour effet de légitimer le *statu quo ante* des donations coloniales, ou même l'appropriation de terres publiques par les grands propriétaires. L'effet distributif escompté fut donc nul, surtout dans le Nord-Est. Au XX^e siècle, le Statut de la Terre, promulgué en 1964, est resté, lui aussi, lettre morte et la lenteur excessive de l'application de la législation agraire produite par la redémocratisation du pays, à partir de 1985, est proverbiale.

Même la législation du Travail, pourtant centrale dans le projet de modernisation du pays mis en œuvre sous Getúlio Vargas, succomba aux pressions des milieux sacchariculteurs et plus généralement

latifondiaires. En dépit des intentions de ses propres auteurs, la législation de 1943 (Consolidação das Leis do Trabalho), qui assure jusqu'à ce jour des cadres institutionnels protecteurs aux employés brésiliens, ne fut pas appliquée aux salariés agricoles. A la fin des années 1950 et au début des années 1960, il fallut toute la force des mouvements sociaux à la campagne pour que leur condition comme travailleurs à part entière soit finalement reconnue légalement, avec la promulgation, en 1963, du Statut du Travailleur Rural, complété dans les années 1970 par des mesures de protection sociale et l'établissement d'un système de retraite.

Cette convergence d'exclusions comportait aussi une dimension politique puisque les travailleurs ruraux, très souvent analphabètes, n'obtinrent le droit de vote qu'avec la promulgation de la Constitution démocratique, en 1988, soit un siècle exactement après l'abolition de l'esclavage.

Maintenus de la sorte dans une position extrêmement subalterne aux multiples facettes, les producteurs de la plus grande richesse du Nord-Est furent toujours plus aliénés d'une quelconque autonomie quant à l'usage des ressources naturelles de la région. L'idée que les coupeurs de canne et leurs familles en feraient nécessairement partie est présente dans le discours des classes patronales et organismes de l'Etat, explicite jusque dans les années 1930, et quasi sous-entendue ensuite. Elle est vue comme condition dictée par le milieu, dont les traits sont indissociablement liés au progrès dont la sacchariculture est l'expression historique, mais aussi future, à l'heure où les bio-combustibles revigorent cette thèse en la dotant – ô paradoxe – d'une coloration écologique. Ces buts économiques s'en trouvent anoblis et proposés à l'ensemble de la région, ou même de la nation comme exprimant le bien commun. Ainsi, les discours savants et patronaux consacrent la condition misérable des travailleurs ruraux comme une donnée de l'ensemble des caractéristiques géographiques – donc immuables – de la région, sa *vocation naturelle*.

¹⁷ De Getúlio Vargas, président du Brésil de 1934 à 1945, puis de 1950 à 1954.

Resumen

En la zona cañera de Pernambuco, en Brasil, donde los pueblos originarios practicaban un policultivo combinado con sabios usos del bosque, el monocultivo se impuso desde los inicios de la colonización portuguesa, provocando una desnutrición crónica en las poblaciones rurales. Se justificó a través de una línea argumentativa «natural» perjudicando no solo el uso del suelo sino también el de la mano de obra y presentando, en este último caso, una eugenesia recurrente, herencia de la esclavitud, justificando una estructura social extremadamente polarizada.

Abstract

In the sugar cane zone of Pernambuco, in Brazil, where the aboriginal peoples had practised a polyculture combined with sophisticated uses of the forest, monoculture has taken over since the beginnings of Portuguese colonisation, leading to chronic undernourishment among the rural populations. It was justified by a «natural» line of argument affecting not only the use of the soil but also that of the workforce, and presenting, in the latter case, recurring eugenic ideas, inherited from slavery, to justify an extremely polarised social structure.

**Bibliographie**

- AGUIAR Flávio
1999 *Com palmas medidos: terra, trabalho e conflito na literatura brasileira.*- São Paulo: Boitempo.
- ALENCASTRO Luis Felipe
2000 *Trato dos viventes: formação do Brasil no Atlântico sul. Séculos XVI e XVII.*- São Paulo: C^{ia} das letras.
- ANDRADE Manuel Correia de
1980 *A terra e o homem do Nordeste.*- São Paulo: Livraria Ed. ciências humanas.
- BARBOSA Bartira Ferraz
2004 *Pará-Nambuco: ocupação espacial e trabalho indígena na capitania de Pernambuco nos séculos XVI e XVII.*- São Paulo: USP.
- BUFFON
1749 *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi* (Tome IX).- Paris: Imprimerie royale.
- CARDOSO Ciro Flamarion S.
1987 *Escravo ou Camponês? O proto-campesinato negro nas Américas.*- São Paulo: Brasiliense.
- CASTRO Josué de
1970 *Une zone explosive: le Nordeste du Brésil.*- Paris: Seuil.
- DABAT RUFINO Christine
1990 «A Terra-Privilégio: estudo sobre a estrutura fundiária na zona canavieira de Pernambuco», in: *Anais do X Encontro de geografia agrária*, pp. 133-150.- Rio de Janeiro: UFRJ.
- DEAN Warren
2002 *A ferro e a fogo: a história da devastação da mata atlântica brasileira.*- São Paulo: C^{ia} das letras.
- EISENBERG Peter L.
1977 *Modernização sem mudança: a indústria açucareira em Pernambuco 1840-1910.*- Rio de Janeiro: Paz e Terra.
- FREYRE Gilberto
1961 *Nordeste: aspectos da influência da cana sobre a vida e a paisagem do Nordeste do Brasil.*- Rio de Janeiro: José Olympio.
1970 *Casa-grande e senzala.*- Recife: Companhia editora de Pernambuco.
- FURTADO Celso
1961 Déclaration publiée le 1er novembre 1961 dans le *Diário de Pernambuco*.
- GALLOWAY J. H.
1989 *The sugar cane industry: an historical geography from its origins to 1914.*- Cambridge: Cambridge university press.
- LÉRY Jean de
1578 *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil.*- La Rochelle: Antoine Chuppin.
- LINHART Robert
1980 *Le sucre et la faim.*- Paris: Editions de Minuit.
- MARTINEZ-ECHAZÁBAL Lourdes
1998 «O culturalismo nos anos 30 no Brasil e na América latina: deslocamento retórico ou mudança conceitual», in: MAIO Marcos Chor e Ricardo Ventura SANTOS (eds.), *Raça, ciência e sociedade.*- Rio de Janeiro: Fiocruz/CCBB.
- MEYER Jean
1989 *Histoire du sucre.*- Paris: Desjonquères
- MINTZ Sidney W.
1991 *Sucre blanc, misère noire: le goût et le pouvoir.*- Paris: Nathan. (Trad. Rula Ghani)
2003 *O poder amargo do açúcar: produtores escravizados, consumidores proletarizados.*- Recife: Editora universitária da UFPE.
- MOURA Clóvis
1981 *Rebeliões na senzala.*- São Paulo: Livraria editora ciências humanas.
- NEDELL Jeffrey D.
1995 «Identity, race, gender, and modernity in the origins of Gilberto Freyre's oeuvre».- *American historical review* 100(1): 51-77.
- ORLANDI Eni Puccinelli
1990 *Terra a vista. Discurso do confronto: velho e novo mundo.*- Campinas: Cortez.
- PESSIS Anne-Marie
2003 *Imagens da pré-história: parque nacional serra da Capivara.*- Fundham-Petrobras.
- PEREIRA Moacyr Soares
1984 *A navegação de 1501 ao Brasil e Américo Vespúcio.*- Rio de Janeiro: ASA Artes gráfica.
- POSEY Darrell A.
1987 Manejo da floresta secundária, capoeiras, campos e cerrados (kayapó), in: RIBEIRO Berta (ed.), *Suma etnológica brasileira: etnobiologia*, pp. 172-185.- Petrópolis: Vozes.
- PRADO JÚNIOR Caio
1976 *Formação do Brasil contemporâneo (Colônia).*- São Paulo: Brasiliense.
- ROBERT Paul
1973 *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française.*- Paris: Société du nouveau Littre.
- SCHWARTZ Stuart B.
1988 *Segredos internos: engenhos e escravos na sociedade colonial.*- São Paulo: C^{ia} das letras.
- SMITH Roberto
1990 *Propriedade da terra e transição: estudo da formação da propriedade privada da terra e transição para o capitalismo no Brasil.*- São Paulo: Brasiliense.
- STADEN Hans
2007 *Nus, féroces et anthropophages.*- Paris: Métailie. (nouvelle édition)
- VAN VELTHEM Lúcia Hussak
1987 «Equipamento doméstico e de trabalho», in: RIBEIRO Berta (ed.), *Suma etnológica brasileira. V 2. Tecnologia indígena*, pp. 95-108.- Petrópolis: Vozes.

